

LE Dernier Carnaval DE L'Ancien Régime

La Révolution nous a mis du plomb dans la tête, déclare solennellement le premier homme dans le No 137 de ses "Révolutions de Paris" (du 15 au 25 février 1792). Depuis trois ans nous ne sommes plus bouffons.

De fait, depuis et y compris 1790, le Carnaval a vécu. Pour la troisième fois à pareille époque, a été affichée, le 20 janvier, une ordonnance de police portant défenses expresses "à tous particuliers de paraitre déguisés, masqués ou travestis de quelque manière que ce soit, dans les rues, places et jardins publics, sous peine d'être arrêtés, comme suspects de donner des bals masqués sans la permission expresse de l'autorité."

C'est donc en 1790, malgré les préoccupations de la Révolution naissante, que le Carnaval a, pour la dernière fois, joué sous l'Ancien Régime de tout son éclat. Déjà il avait, de ci de là, dans l'histoire, subi mainte et mainte éclipse. La dernière et la plus longue avait eu lieu durant les dernières années du règne de Louis XV, dont la tristesse avait mis fin chez le peuple à toute manifestation joyeuse.

Dès que Louis XVI monte sur le trône, le peuple, renouant à l'espérance et impatient de se débarrasser d'une longue période de deuil et de douleurs, n'a rien de plus pressé que de rendre au Carnaval son ancienne splendeur. On lui ferait difficilement aujourd'hui une idée des fêtes organisées à cette occasion.

sent plus dans les rues qu'une pique à la main. La pique remplace dans la main des "citoyens" l'ombrelle et l'éventail, tout comme elle se substitua au parapluie dans la main du timide bourgeois.

Cette épidémie est telle que, peu de temps avant les jours gras, le samedi 11 février "an IV de la Liberté", la Municipalité se voit dans l'obligation de prendre un arrêté pour réglementer et restreindre le port de la pique. Cet arrêté est même assez mal accueilli.

On ne voit plus partout que des bonnets rouffés. On se promène en bonnet rouge, on va au café en bonnet rouge, on assiste en bonnet rouge aux séances des clubs et aux représentations théâtrales.

Le soir, pour se consoler de leur déconvenue, ces dames se rendent à la maison du sieur Ruggieri, rue Saint-Lazare, faubourg Montmartre, lequel, dimanche, lundi et mardi gras, ouvre ses portes à six heures. Il n'en coûte qu'une livre dix sols par personne.

On doit y jouer "les Evénements imprévus", comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, par d'Hèle, musique de M. Gréty. Cette pièce, la meilleure et la dernière de d'Hèle, a été représentée pour la première fois le 15 novembre 1779, un an avant sa mort, survenue le 27 décembre 1780.

Le mardi, dans la soirée, presque tous les masques, au retour, se rendent aux Porcherons, au Grand Salon. C'est là, et finalement à l'Opéra, que se clôture le Carnaval.

Donc, en ce commencement de 1792, trois ans déjà nous séparant de ces temps d'algèbre, et c'est sous les plus sombres auspices que l'année a commencé. Le 1er janvier, grâce à une délicate attention de Guadet, l'Assemblée Nationale a, comme étrennes, donné aux révolutionnaires la mise en accusation des princes français Louis-Stanislas-Xavier, Charles-Philippe et Louis-Joseph, ci-devant Condé, auxquels elle a adjoint Colonne et Riquetti cadet, frère de Mirabeau.

A propos du Centenaire de Jules Sandoz.

La Dernière Fée.

J'avais seize ans passés quand elle m'apparut pour la première fois. Ce fut, je m'en souviens, par un beau soir de mai. J'étais sorti seul de la ville. J'allais sans but, à travers champs, rêver, inattentif sans savoir pourquoi, j'étais ainsi depuis quelque temps et j'avais goûté à la solitude.

Je vis le soleil s'abîmer dans une mer de pourpre et d'or, les ombres descendre des coteaux dans la plaine, les étoiles s'allumer une à une dans le bleu du ciel. Les rainettes chantaient sur le bord des étangs; les trilles du rossignol éclataient à longs intervalles. J'entendais aussi le feuillage ému frissonner et les grandes herbes se couvrir sous la brise avec un murmure triste et doux.

J'allais, ouvrant mon âme à toutes ces rumeurs et à tous ces parfums, lorsque j'aperçus une troupe de jeunes filles qui se tenaient par la main et retournaient à la ville en chantant. Elles chantaient en chœur les printemps et l'amour; leurs voix fraîches vibraient dans le silence des champs endormis comme un bruit lointain de cascade.

Je continuai d'aller à travers les campagnes, tantôt courant comme un insensé, tantôt me jetant sur le gazon que je mouillais de larmes brûlantes; parfois je pressais contre moi la tige élançante des bleuets que je croyais sentir frémir et palpitier sous mes folles étreintes; parfois, je tendais mes bras vers les étoiles et leur parlais avec amour.

Combien de temps restai-je ainsi? Quand je me levai, je vis, à quelques pas devant moi, une céleste créature, qui me regardait en souriant. Une tunique plus blanche que les lis tombait à plus gracieux le long de son corps, et elle avait sur sa tête, deux pieds nus et blancs comme le marbre de Paros.

Je demeurais quelques instants muet, immobile, à la contempler. Sans doute elle venait du ciel, car sa beauté n'avait rien des fiées de la terre, et je voyais rayonner autour d'elle une atmosphère qui l'enveloppait comme un vêtement lumineux.

— Qui donc es-tu? m'écriai-je enfin en tendant vers elle mes bras éperdus.

— Ami, répondit-elle d'une voix plus douce que le vent de la nuit, je suis la fée que le roi des Génies endormit dans ton sein à l'heure de ta naissance; ce matin j'y dormais encore; je viens de m'éveiller au premier trouble de ton cœur. Ma vie est faite de ta vie; je suis ta sœur et serai ta compagne jusqu'à jour où, détachée de toi, comme une fleur fanée de sa tige, je t'abandonnerai au milieu de la route dont nous nous sommes fait ensemble la première moitié. Ce jour n'est pas loin, jeune ami. La rose qui ne vit qu'un matin est l'image de ma destinée. Pour m'aimer, n'attends pas que tu m'aies perdue, car ni tes pleurs ni tes regrets ne me ramèneront quand je ne serai plus. Hâte-toi! Ma main n'est armée ni du rameau magique ni de la baguette enchantée, et je n'ai d'autre parure que les fleurs mêlées à

mes cheveux; mais je te comblerai de plus de trésors que je n'ai jamais félicités et prodigés. N'en répandit sur un royal berceau. Je te mettrai au front une couronne que bien des rois s'estimeraient heureux d'acheter au prix de la leur; je te composerai un cortège tel qu'en voient rarement les palais et les cours. Invisible et présente, je te suivrai partout; partout tu sentiras mon influence féconde; j'embellirai les lieux où tu devras passer; la nuit j'embrumerai ta couche; je donnerai non à ne à toute la nature pour ouvrir chaque matin à ton réveil. Ah! nous aurons de belles fêtes! Seulement, ces biens que j'apporte, enfant, apprends à les connaître; s'ils les avais qu'ils t'échappent; sache y toucher sans les flétrir, en jour sans les épuiser; fais-en provision pour cette autre moitié du chemin que tu dois achever sans moi. Ami, je te l'ai dit, j'ai peu de temps à vivre, mais il dépend de toi de prolonger ma frêle et précieuse existence. Je suis comme ces plantes rares auxquelles il faut ménager le soleil et la pluie. Mes pieds sont délicats, ne les fatigues pas à te suivre. L'éclat de mes yeux est plus tendre que la fraîcheur du liseron des haies; si tu ne veux le voir se ternir en un jour, ne m'expose pas aux trop vives ardeurs, ne m'entraîne que sous d'épais ombrages. Veille enfin à ce qu'aucun remords n'empoisonne les regrets, déjà trop amers, que ma perte te laissera; que mon souvenir ne soit bon, que j'écrive encore ton cœur d'un doux reflet longtemps après que j'aurai cessé d'éclairer et d'échauffer ta vie!

— Que me veux-tu? lui demandai-je.

— Ami, l'heure est venue où nous devons nous séparer: avant de te quitter pour jamais, j'ai voulu te dire un éternel adieu, murmura-t-elle d'une voix plaintive, plus triste que le vent d'hiver.

— Va-t'en! ah! va-t'en! m'écriai-je; fée menteuse, qu'as-tu fait pour moi? Où sont-ils ces biens que tu m'as annoncés? Je les ai vainement cherchés sur ma route. Où sont ces trésors que tu m'as répandus sur mes pas? Je n'ai trouvé que la pauvreté. Qu'est devenu ce diadème que tu devais me mettre au front? Ma tête n'a porté que la couronne d'épines. Où est allé ce brillant cortège que tu promettais de me composer? Je n'ai eu pour escorte que le désespoir et la solitude. Tu parles de nous séparer; mais à moins que tu ne sois le Génie de la douleur qui y eut-il jamais de commun entre nous? Ah! s'il est vrai que tu m'aies suivi partout et que partout j'aie subi ton influence, va-t'en et sois maudite, car tu dois être l'Esprit du mal!

— J'en suis sûr, l'Esprit du mal, m'écriai-je, le Génie de la douleur, répondit-elle avec mélancolie; mais c'est la destinée des hommes de ne me connaître qu'après m'avoir perdu. De ne savoir le prix de mes bienfaits que lorsqu'il n'est plus temps d'en jouir. Ami, tu fais ingrat comme le reste de tes frères. Tu m'accuses, et je te plains. Dans un instant tu me connaîtras, et tu voudras alors, au prix des ans que Dieu te garde encore, me revoir seulement sur le gazon que tu me vis pour la première fois. Tu demandes avec amertume où sont les biens que j'ai promis? J'ai tenu toutes mes promesses; mais, toi, tu es désigné, sans le savoir, d'une main toujours pleine. Pour diable j'ai mis au front la fraîcheur, l'éclat et la sérénité d'un matin de printemps. Pour corollage, je t'ai donné l'amour et la pitié, l'espérance et l'illusion. Tu pourrais, je l'ai faite si riante et si belle, que bien des puissants et des riches seraient venus échanger contre elle leurs palais et leur opulence. Ta solitude, j'ai remplie de rêves enchantés. Ton désespoir, je te l'ai fait aimer, et j'ai su l'enivrer de tes larmes, à ce point que tu n'as plus de malheur sera désormais de ne plus pouvoir en répandre. Quand tu marchais, j'étais autour de toi la sympathie et la bienveillance; tu ne rencontrais que des regards amis et des mains fraternelles; le ciel te souriait, la terre elle-même fleurissait sous tes pas. A ton tour, répondis-tu, qu'as-tu fait de dons de ma munificence? qu'as-tu gardé de mes largesses? que te reste-t-il de tant de félicités que j'avais semées le long de ton sentier? Si tu n'as su rien conserver, est-ce à moi que tu dois l'en prendre? Si tu n'as su jouir de rien, est-ce moi qu'il faut accuser?

— Reste, ah! reste, ne t'en va pas! m'écriai-je d'une voix suppliante. Rends-moi ces biens que j'ai méconnus; mes yeux s'ouvrent à la vraie lumière. Rends-moi l'amour et l'illusion; rends-moi la foi et l'espérance. Fais que je croie seulement une heure, et que tu sois, je te bénirai en mourant.

— Hélas! dit-elle, c'est moi qui vais mourir. Et ne le vois-tu pas? Regarde-moi: j'ai bien souffert; je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Vois longuement qu'un malinconnu me consume: un souffle dévorant a desséché mes os et tari dans mon sein les sources de la vie.

— Vainement je demandais grâce: tu me criais: Marche! et j'allais, épuisée, haletante, déchirant ma robe aux ronces du chemin, brûlant mon front aux ardeurs du midi. Tu ne me laissais pas le temps de renouer ma ceinture et de relever les fleurs de ma couronne déjà pâlissantes. Vainement, si nous rencontrions quelque asile ébaumé, quelque mystérieux oasis, je te disais: C'est là qu'est le bonheur! ami, c'est là qu'il faut dresser notre tente! — Tu continuais ta course acharnée et m'entraînais sans pitié à travers les sables arides. Est-

regardait tristement. Elle était si changée que j'hésitai à la reconnaître. Il n'y avait plus autour d'elle cette atmosphère lumineuse qui l'enveloppait à sa première apparition. Une tunique en lambeaux découvrait son beau sein meurtri. Ses pieds étaient en sang; ses bras tombaient sans vie le long de ses flancs amaigris. L'azur de ses yeux avait disparu; de noir, les pleurs avaient creusé leurs sillons sur ses joues livides. L'infortunée se soutenait à peine, et, comme un lis flétri sur sa tige brisée, semblait s'incliner vers la terre.

— Tu ne mourras pas! m'écriai-je en ouvrant mes bras pour la recevoir; mais, créature étrange, parle, qui donc es-tu?

— Je ne suis plus, dit-elle, et je fus ta jeunesse.

— C'est moi, je voulais la saisir, mais elle avait déjà disparu, et je n'aperçus à sa place que quelques fleurs flétries, tombées de ses cheveux; je les relevai toutes et n'en trouvai pas une qui eût gardé quelque parfum.

— Je ne me marie bien pas, moi! proféra sursourtement Amandine. Elle ajouta, il est vrai: — Ce n'est pas une raison, bien sûr!... Qui voudrait de moi?... Tandis que toi!... Elle contempla la beauté imposante de sa sœur et ajouta encore, mélancolement: — Je suis faite pour rester seule!

— Mais tu resteras avec moi! — Oui, mais pas avec ceux qui t'ont trahie jusqu'à présent!... Des beaux-frères, comme cela!... Et! quelle horreur! Chaque fois qu'elle apercevait un garçon possible comme mari d'Éléonore, elle prenait les devants: — Ce n'est pas encore celui-là que j'épouserai! Ce qui signifie: — Il n'est pas non plus pour toi!

Éléonore, j'une et innocente de l'avenir, acquiesçait avec bonne grâce. — Attendons que la "perfection" se présente! Egoïstement, Amandine ourdisait son œuvre, et inconsciemment aussi: elle n'avait rien de beau dans sa vie que sa sœur, et sans se formuler un plan, elle agissait pour que le charme de l'autre et sa disgrâce à elle eussent un jour le même conclusion.

— A trente-cinq ans, Éléonore n'était pas mariée. Les deux sœurs continuaient leur existence de petites bourgeoises, vivant économiquement, épousant leurs robes, faisant leurs chapeaux. Avec l'âge, le goût d'Éléonore s'amourçait. Bien qu'elle s'habilla et se coiffa comme sa sœur. Leur seule récréation, le dimanche, comme autrefois chez leurs parents, consistait à se mettre à la fenêtre pour regarder les gens passer. Amandine ne cessait de bavarder, de donner son avis sur celui-ci et sur celle-là, avec une telle assurance qu'Éléonore ne songeait même pas à la contredire.

— L'été, leur logement, strictement tenu, garni de travaux d'aiguille, de broderies, de tapisseries au canevau, ornait aussi de fleurs qui coloraient et embourgeoisait l'atmosphère. Dans leur cuisine, ouverte sur les jardins, les deux sœurs préparaient pour l'hiver leurs conserves de haricots verts, de petits, de tomates, cuisaient leurs confitures, suivaient d'adorantes que des vergers au mois d'août.

— Voilà les demoiselles Jeannillon qui font leurs sabricots... ou leurs remes cède, disaient les gens en montant les escaliers. Dieu que cela sent bon! Malgré tout, Éléonore, en vieillissant, restait belle. Ses cheveux grisonnèrent, puis blanchirent: à cinquante ans, elle garde sa stature de femme, son visage régulier et paisible, ses doux yeux, ses dents éclatantes. Elle est elle restera de la race des belles femmes.

— Un veuf la demanda en mariage. "C'est encore un beau restant!" dit-il. Éléonore en rit avec Amandine. Cette fois, elle ne prit pas son air. L'arrêt du sort était subi. — A mon âge! déclara-t-elle. Il est fou!... Il y a dix ans, c'était encore possible! Aujourd'hui, je suis une vieille femme. — Il y a des hommes qui ne doutent de rien! conclut Amandine avec qui qu'éduqué.

— La boue n'a guère changé, et toute menus, coiffée d'une perruque châtaine, paraît de loin plus jeune que sa sœur. — Ensemble, elles parlent de leur jeunesse, du bon temps, comme l'en disent. La conversation tombe quelquefois sur les mariages manqués d'Éléonore, et celle-ci constate: — Si j'avais épousé Baulier, je serais venue aujourd'hui... Si j'avais pu à Darbois, je serais encore dans les affaires... Si j'étais Mme Avillier, je soignerais un mari peureux depuis dix ans, mais j'aurais de beaux enfants!... Ce soir-là, qui était au soir de leur vie, Amandine eut comme un remords de sa victoire sur sa sœur. Ses regards aigus s'embrumèrent. — Tout de même, ce que tu as fait, tu l'as fait pour moi! — Ne s'y plus rien maintenant! dit l'indifférence belle Éléonore en embrassant la pauvre Amandine, chétive et humble devant elle. Ce que tu viens de dire me suffit et me paye ma vie... Tout le monde n'a pas su faire le bonheur d'un être!

LES DEMOISELLES JEANNILLON Les demoiselles Jeannillon, Amandine, l'aînée, et Éléonore, la cadette, avaient hérité d'une maison étroite, sur la rue, à forme d'ancien pignon, et haute de trois étages coiffés du toit, sise dans une rue du vieux Belleville, qui n'est pas seulement une cité ouvrière, mais aussi une retraite de rentiers et de petits commerçants. Amandine et Éléonore venaient d'aillieurs de la province, d'une antique bourgade où elles ne pouvaient plus subsister, et cette province, elles l'apportaient avec elles et la retrouvaient dans leur nouvelle demeure.

Au rez-de-chaussée, un obscur bout de quincaillerie, où l'on descendait par deux marches. Tout en haut, dans l'angle à gauche formé par le toit, était encore scellée une poulie par laquelle on avait autrefois monté au grenier bottes de paille et de foin, sacs de farine et de blé. A chaque étage, un logement avec deux fenêtres sur la rue et une sur des jardins.

Les demoiselles habitaient le dernier étage de cette maison en forme de bonnet de coton, loué le reste, et vivaient de douze cents francs; mais qui produisaient la boutique et les deux étages à locataires, une fois payées les impositions, l'assurance contre l'incendie, les réparations annuelles.

C'était peu, mais c'était assez pour les demoiselles Jeannillon, modestes de goûts, ignorantes des plaisirs qui s'achètent, confinées à un logis, heureuses de faire leur ménage, s'estimant suffisamment heureuses de leur existence actuelle, et continuant à vivre comme à un village.

Au moment de leur installation, Amandine avait trente ans et Éléonore vingt quatre. Amandine la figure éveillée, longue et maigrelette, était bossue, d'une chute faite en bas âge. Son caractère se ressentait parfois de son infirmité; elle était neveu, ironique, même violent, et ses défauts allaient s'aggravant avec l'âge. Éléonore, forte et belle, grande et droite avait remporté une victoire en naissant. Ses cheveux soyeux miroitaient en vague d'or sur une tête petite et bien plantée, supportée par un col de déesse. De longs yeux bleus, passifs et doux, une bouche fraîche et riante, des dents saines, l'air "provincien" et distingué, la démarche d'une belle fille qui semble toujours faire sa première sortie dans le monde, elle était, malgré cela, ou à cause de cela, timide, évitant les regards, qui la rendaient gauche, ne se trouvant à son aise que rentrée chez elle, auprès de sa sœur.

Elle aimait sa sœur, et l'aimait pour sa difformité, pour laquelle son affection et sa protection ne seraient trop grandes. Elle la consultait pour tout, lui croyait plus de réflexion et plus de sagesse qu'aux autres êtres, son esprit ayant dû se développer à l'encontre de son corps noué. Les rebuffades qu'elle recevait d'elle étaient aussitôt pardonnées, et il n'y eut pas de véritables querelles entre elles.

La belle Éléonore fut demandée en mariage. Avant de dire oui, elle voyait s'allumer, dans les yeux de sa sœur, une flamme inconsciente, et tout son visage se creusait de souffrance. Elle ne comprenait pas, mais sentait qu'un abîme se creuserait à jamais entre elles si elle acceptait. — Qu'en penses-tu? Comment le trouves-tu? Faut-il que je l'épouse? — Epouse-le si tu veux, grondait Amandine, mais tu feras la plus grande sottise de ta vie... Moi, à ta place, j'y regarderais à deux fois!

Celui-ci avait l'air bête; un autre, méchant; un troisième hypocrite; un quatrième, paresseux. Ou bien celui-là était laid, n'avait pas soin de sa personne; si bien qu'Éléonore éloignait le prétendant après la première visite. — A ce compte-là, je ne me marierai jamais! remarqua-t-elle un jour.

Mort d'un employé du Colonel Roosevelt. Oyster Bay, N. Y., 18 mars — Noah Seaman, surintendant de la propriété Sagamore Hill, et qui fut pendant vingt ans l'ami intime du maître de la maison, Théodore Roosevelt, est mort la nuit dernière. Seaman, qui avait cinquante-trois ans, avait été frappé de paralysie, il y a deux semaines. Priée dans un oragean. Amoy, Chine, 18 mars — La canonnnière chinoise "El Cano" en route de Manille à Yangtse-Kiang, battue par la tempête, a fait escale ici aujourd'hui.